



THOMAS KALOKYRIS



*Fouets du destin
ballottés par les
rêves*

TRADUCTEUR:
VASSILIS PAPAKRIVOPOULOS

Thomas Kalokyris

Jouets du destin
ballottés
par les rêves

© Thomas Kalokyris, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4903-1

Couverture : Paraskevi iordanidou

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La langue originale de ce livre est le grec et a été publiée en Grèce en 2015.



Atlantide 9.757 av. J.-C.

La sonnerie de l'alarme couvre les voix et le seul son que je peux distinguer, c'est celui de mes pas dans la boue. Je cours pour échapper à mes poursuivants. Je me perds dans l'obscurité. Les pas s'approchent. Des immenses vagues -ça fait déjà quelques jours - se brisent bruyamment sur le bouclier artificiel du continent, le miracle technologique de l'époque moderne. Le froid vif me transperce. Je ne ressens rien. Je me calme et je réalise que je déborde de colère et de terreur. De la colère pour le monde qui m'entoure et qui m'inspire de la terreur et du dégoût. Une lampe éclaire la statue muette à côté de moi. Mon souffle s'évanouit. Le faisceau de la lampe touche mes pieds nus. Les pas s'approchent, les voix deviennent plus nombreuses. Combien sont-ils ? Vingt ? Cinquante ? Cent ?

Le faisceau me dépasse et continue sa trajectoire. Les pas s'arrêtent. Sans réfléchir, je recommence à courir. Leurs voix deviennent plus fortes, une balle déchire l'air, la détonation résonne à mes oreilles. J'essaie de me fondre dans l'obscurité des ruelles. En vain. J'entre dans un bâtiment sombre, les voix s'approchent. Je cherche un coin pour m'y cacher. Je regarde en haut, à droite, en bas...

Un peu plus tard, les pas s'éloignent. Ici, dans l'obscurité et l'humidité de l'égout, je serai -pour quelques instants- en sécurité. J'essaie de me calmer. Ma peau est glacée, ainsi que tout sentiment en moi. Toute lueur d'espoir se perd au fur et à mesure que mon faible souffle s'éteint dans le froid. Quelque chose touche ma jambe, je suis effrayé. Une souris. Soulagement. Les souris sont des vrais anges comparées à la vindicte des êtres humains. Les véritables monstres, ce sont eux. Ce sont eux que je redoute.

Cette société de monstres doit être exterminée. Une société de monstres méchants, cupides et bornés, qui bâtissent des temples de boue pour y adorer des idoles, ce qui leur permet d'échapper à eux-mêmes. Les valeurs ! L'homme relègue tout au second plan quand il s'agit de promouvoir ses intérêts cupides !

Toutes ses idées sont fondées sur la thèse stupide que, si les humains en ont l'occasion, ils font ce qui est juste. Ils ont appelé sur terre un prophète et ils l'ont crucifié pour qu'il leur promette la vie éternelle, comme si l'homme pouvait se supporter pendant toute une éternité ! Quoi qu'ils fassent ces êtres, ils sont destinés à échouer, car ils sont condamnés à connaître d'avance l'inanité de chacun de leurs actes. Ils savent que, quel que soit le nombre des murailles qu'ils élèveront autour d'eux, la mort, tôt ou tard, sortira victorieuse de ce siège. Donne-leur de la nourriture, ils en redemanderont. Donne-leur des droits, ils en abuseront, donne-leur du pouvoir, ils t'écraseront ! Mais enfin, n'y a-t-il pas de limite à la cupidité insatiable de ce répugnant mammifère ?

Les hommes m'ont trahi. Pourtant, moi, je les libérerai. Je me suis évadé pour achever cette lutte de survie -perdue dès le départ- dans la vanité. Je perçois, au loin, des ébauches de sourires. Je pense, plein de fureur et de pitié, à ces gens qui sourient. Que cette tentative de cacher leur désespoir est vraiment pitoyable ! Lorsqu'ils tentent d'étouffer cette voix qui les choque quand, absorbés qu'ils sont par la société des monstres, ils se lèvent en sursaut de leur lit, à trois heures du matin, et se rendent compte -tout étonnés- qu'ils vont mourir !

Je reste bouche bée et perplexe au moment où je fais toutes ces pensées ; mes lèvres ne peuvent plus se souvenir de cette chère -autrefois- configuration qu'elles devaient prendre pour exprimer ce que les imbéciles appellent « sourire ».

Les traces des sévices de l'isolement sur mon corps commencent à me faire mal sous l'intensité de la gelée et m'arrachent violemment à mes pensées. Un éclair me ramène à la morne « réalité », comme se plaisent les monstres à qualifier leur perception bornée du monde qui les entoure. Je lève les yeux vers le ciel sombre, je les ouvre timidement et je prends ma décision.

Les vagues deviennent de plus en plus grandes, submergeant la barrière énergétique, les éclairs se succèdent, tandis que les étoiles ont disparu, depuis des semaines, du ciel de l'Atlantide. Je cours, je me cache dans l'ombre, je mets le cap sur la Tour. Deux heures plus tard, je me repose dans un placard sombre du vestiaire de l'étage 124. J'attendrai la relève de la garde, je réfléchis et je m'endors aussitôt.

Le bruit du tonnerre me réveille et je sors hâtivement à la lumière. J'enlève l'uniforme du corps sans vie du gardien et je me mets à m'habiller. L'intempérie

gagne en intensité. La plus grande du millénaire, ai-je entendu dire à travers les barreaux de ma cellule glacée. Toutefois, ils dorment tranquilles les fiers habitants de l'Atlantide, sous le dôme protecteur de leur hyper-bouclier. Encore une fois résonnent dans ma tête les bavardages vaniteux habituels sur le miracle technologique, surhumain, qui s'appelle Atlantide. La vie s'écoule doucement et inutilement sous le ciel qui gronde, tandis que moi, je me dirige vers ma cible. Désormais, elle est tout proche.

Un peu plus tard, je me tiens, plein de détermination, devant l'entrée du triomphe. Une peine infinie glace mon sang à la vue de la mort. À la vue des hommes du service de sécurité qui gisent ensanglantés au plancher. Des scènes naissent en mon for intérieur. D'une autre vie -désormais oubliée-, d'une autre personne que je fus jadis. Des images d'une femme, d'un paysage. Je refoule ces pensées et je serre les dents. Ma cellule glacée, les tortures sur ma chair juvénile, les insultes. Sans pitié, incessamment. Sans que personne ne m'entende, j'avais beau crier à chaque déchirure de ma chair : « je suis innocent ! ». C'est tout ce qui me reste du monde des hommes. Un monde qui s'approche à sa fin.

Je tape lentement le mot de passe qui figure sur le badge du sergent. Ils sont tellement sûrs de leur domination incontestée qu'ils ne font que très peu de choses pour assurer leur sécurité. Les imbéciles ! La porte s'ouvre. Devant moi un levier. Ma main est ferme.

Les vagues grossissent et moi, je me mets à rire fort ! Je commence à rire après des années, à rire et à regarder le ciel. Je les hais. Aujourd'hui viendra la rédemption. C'est aujourd'hui que je vais les délivrer du monstre qu'ils appellent « moi-même ». Aujourd'hui je vais me délivrer des monstres qui viennent me faire visite la nuit sous forme humaine. Le seul salut, l'abysse. Je ferme les yeux et je tire le levier.

Le ciel, plus sombre que jamais, s'est uni à l'océan déchaîné, ils ne font plus qu'un. Le continent dort. Un typhon d'eau recouvre le dôme céleste. La vague, géante, menaçante, s'approche, comme la précédente. Je baisse la tête. Je m'attends à écouter le bruit électrique de son élimination sur le bouclier énergétique. Silence. Extatique, je regarde vers le haut. Le bouclier est tombé.

Une immense montagne d'eau recouvre la Ville. La brèche grandit, jusqu'à ce que, désormais, se profile clairement l'obscurité aquatique. Elle se dirige droit sur moi. Elle m'entraîne et me pousse violemment au vide. Je tombe du sommet

de la Tour, d'une hauteur de 500 mètres. L'Atlantide coule.

La vague se retire et revient, dix fois plus violente. Devant mes yeux, le continent disparaît. Encore 300 mètres. La rédemption approche. La souffrance se transforme en plaisir ! Enfin ! 200 mètres. Je vois des gens courir. J'entends des voix, des pleurs. Mais, ne le sentent-ils pas ? Ne sentent-ils pas que leur salut est tout proche ? 100 mètres. Les vagues entraînent dans leur sillage des bâtiments, des gens, des livres, des monuments. Tous les hommes qui vécurent ici, aussi grands fussent-ils dans le monde des hommes, aussi imposant fût-il le monument érigé en leur gloire, aussi nombreux fussent-ils les livres qui parlent d'eux, eh bien, tous ceux-ci ne sont aujourd'hui rien de plus important que la boue dans laquelle s'enfoncent nos pieds quand il pleut, rien de plus important que l'air pollué que nos poumons respirent.

50 mètres. Enfin, la rédemption approche ! Je ferme les yeux et je me prépare. Des pleurs arrivent à mes oreilles, faibles, timides, pleins d'étonnement. Je me fige. Je me retourne pour voir d'où ils viennent. 30 mètres. Un enfant. Mes yeux aperçoivent les siens. 20 mètres. Impossible. J'essaie de crier ! Ses yeux se fixent dans mes yeux, ils lacèrent ma chair comme des clous ! Je ressens une souffrance pire que toutes les tortures des hommes ! 10 mètres. Je me perds dans ces yeux dans lesquels se cachent carrément tes yeux à toi, qui me regardent depuis des années toutes les nuits mornes, sans vie, en faisant battre mon cœur de toute la force qu'elle lui est restée, dans les obscures geôles souterraines.

5 mètres. La vague entraîne les yeux loin, et moi, dans une dernière lueur, je retrouve tout. 2 mètres. Qu'ai-je fait ?



Le dernier lecteur

Hier soir, je me suis assis dans un parc sombre pour compter, un à un, les moments de ma vie grise et ennuyeuse ; et, comme à l'époque où je comptais les étoiles, j'ai fait des tours interminables autour du centre de ce que je suis actuellement. Je voulais savoir lesquels de ces moments se transcrivent en mots, lesquels en sentiments, lesquels en idées nobles et lesquels en l'exaltation arrogante de la confiance en moi que j'avais lors de mon enfance, et que, désormais, j'ai perdue.

Alors, dans un parc sombre -peut-être que ce n'était pas hier ? - j'ai compté les raisons que j'avais de vivre et celles-ci ont commencé à apparaître lentement dans l'amphithéâtre -finalement, ce n'était pas un parc ? - comme les tuiles rouges de notre vieille maison. J'ai compté longtemps, en construisant lentement le balcon couvert, la cuisine, les chambres, les escaliers et la cheminée, jusqu'à ce que -à force de compter- j'ai oublié quelles étaient les choses que j'étais vraiment en train de compter. Tout simplement, je comptais et j'écrivais tout ce qui se passait au fil du temps. Je comptais et j'écrivais. Est-ce que tu m'as jamais lu ?

Dans un parc, il y a des années -il me paraît comme si c'était hier- nous avons compté ensemble les étoiles, ou nos moments communs, avant que tu ne partes et que tu ne disparaisses avec la lumière, en emportant mes plus belles années. Je me suis assis plus tard dans ce même -sombre- parc et j'ai compté mes mots, pareils aux débris de mon être brisé, jaillir de ma tête, comme les étoiles émergent de la nuit sombre. Et comme les années passaient, je comptais et j'écrivais, j'écrivais et je comptais, je bâtissais notre maison, sans cesse, pierre sur pierre, moment par moment. Et puis, je la regardais et je l'admirais – comment ne pas l'admirer avec ces merveilleuses tuiles rouges ? Est-ce que tu m'as jamais lu ?

Dans le parc vide, je comptais et j'écrivais, j'écrivais et je comptais, au fur et à mesure que les nuits ténébreuses se succédaient, que les années se gravaient sur

mon existence comme la craie qui raie le mur d'une geôle de fer. Chaque mot était une toute petite pierre qui s'ajoutait, peu à peu à la construction de notre commune maison, chaque maison un livre qui se construisait sans cesse dans les yeux et dans l'esprit de chaque lecteur. Mais, vraiment, tout cela ne m'a jamais importé. Ni les livres, ni les lecteurs, ni les Prix, ni l'argent ; ce n'est qu'une chose qui m'a réellement importé, les tuiles, peintes rouges, cette couleur que tu as toujours aimée. Est-ce que tu m'as jamais lu ?

Dans le parc, dans la nuit, j'ai compté les femmes de ma vie. Les années passaient, les relations amoureuses venaient et s'en allaient, comme les nuits, et moi je les comptais comme un comptable, rempli d'ennui, qui dresse le bilan d'une société en faillite. J'ai l'impression qu'un jour je me suis marié, je dois m'en souvenir, car je suis en train de compter, alors je dois bien compter, correctement. J'ai compté et recompté, j'ai écrit, écrit de nouveau ; toutefois, comme les nuits se succédaient toujours aux nuits, et les vieilles chansons - comme les fouets d'un tyran - me criaient « bonne nuit », je me trompais dans mes comptes et je recommençais du début. Toute ma vie, je comptais l'amour des femmes qui étaient venues pour rester, je comptais et j'écrivais : « une, une, une... ». Est-ce que tu m'as jamais lu ?

Dans le parc de l'impossible, nous sommes assis dans un café au bord de la mer, les pieds sur le sable. Nous parlons, nous parlons, les années passent comme un seul moment, tu es petite, je suis petit, maintenant non ! Qu'ai-je fait de ma vie ? J'ai vécu tellement de choses, j'ai écrit tellement de livres, j'ai laissé le temps s'écouler comme si c'était un jouet entre les mains d'un enfant immature, et toi, je t'ai laissée partir. Les rencontres se faisaient de plus en plus rares, en catimini, cachées aux hommes de ta vie, cachées aux femmes de ma vie, comme des enfants qui, en jouant à cache-cache, recherchent le paradis. Et moi, je comptais les moments et j'écrivais, j'écrivais encore. Un livre après l'autre, un moment après l'autre. Et puis, tu as disparu, j'ai disparu, car je le sais, car tu le sais, qu'on ne serait jamais plus jeunes, qu'on ne serait jamais plus toi et moi, nous. Et moi, je comptais et j'écrivais, j'écrivais encore, vu que les nuits se succédaient toujours aux nuits, accompagnées de rêves, d'usure et de peur. Est-ce que tu m'as jamais lu ?

Dans ce parc j'ai compté même mes moindres succès, tous ces personnages imaginaires empreints de grandes idées, auxquels j'ai donné vie, avec un espoir